

L'oisiveté ne pouvait donc jamais pénétrer un seul instant dans sa vie. Constamment il méditait ou étudiait, préférant néanmoins la sainteté à la science, ou plutôt ne voulant jamais séparer l'une de l'autre ces deux sœurs immortelles. C'est pourquoi, dans la crainte que la sécheresse de certaines études philosophiques ne tarît en son âme la source de la piété religieuse, il s'était imposé la règle de lire tous les jours un assez long passage des *Conférences des Pères* rédigées par Cassien. Et comme on lui demandait raison de cette coutume : « En cet exercice, dit-il, je recueille la dévotion qui me permet ensuite de m'élever facilement à la contemplation : ma volonté y trouve un aliment de charité, et la charité mérite à mon intelligence la force de monter bien plus haut. » Le progrès de l'esprit par la science, le progrès du cœur par la vertu, ces deux mots résument toute la vie de Thomas d'Aquin.

## XI.

Dans les premiers jours de décembre de l'année 1273, le docteur angélique reçut un message du souverain pontife Grégoire X, l'invitant à se rendre au concile universel qui se devait tenir prochainement à Lyon, pour les besoins urgents de la Terre-Sainte et pour la réunion des grecs à l'Eglise romaine. Il était en ce temps-là occupé à écrire les questions de la Somme relatives aux effets et aux éléments de la vertu de pénitence.

Mais le commandement du pape, et une vision qui lui fut accordée, ne lui laissèrent pas même la possibilité de regretter son travail.

Le 6 décembre, il célébra la messe à l'ordinaire, dans la chapelle de saint Nicolas dont la fête tombe en ce jour. Pendant le saint sacrifice, il éprouva une violente commotion surnaturelle et se trouva tout changé. La messe achevée, il n'écrivit point et ne dicta point. Frère Raynald, voyant qu'il avait cessé d'écrire et de dicter, lui dit : « Mon père, comment avez-vous abandonné un si important ouvrage que vous aviez entrepris pour la gloire de Dieu et pour l'illumination du monde ? » Frère Thomas répondit : « Je ne puis plus. » Et frère Raynald, craignant que l'excès du travail n'eût altéré en quelque manière sa raison, insistait toujours pour le faire écrire, et toujours aussi frère Thomas lui répondait : « Raynald, je ne puis ; car tout ce que j'ai écrit me paraît une paille méprisable. » C'est ainsi, pour emprunter une admirable expression de Barthélemy de Capoue, « qu'il suspendit ses

instruments d'écriture<sup>1</sup>, » comme autrefois les hébreux captifs suspendaient leurs harpes aux saules des fleuves de la Chaldée. Le sentiment de la patrie céleste était devenu si vif en son âme, que le monde créé semblait ne plus exister pour lui<sup>2</sup>.

Frère Raynald, navré de douleur, l'engagea du moins à faire ses adieux à la comtesse de Marsico, sa sœur, qu'il aimait d'une tendre charité. Il se rendit donc une dernière fois, et non sans beaucoup de fatigue, au château de Saint-Séverin où quelques dominicains de Salerne le rejoignirent. Théodora accourut à sa rencontre, mais il put à peine lui parler. La comtesse fort effrayée dit à Raynald : « Qu'est-ce donc ? pour-

1. « Suspendit organa scriptionis in tertia parte Summæ, in tractatu de Pœnitentiâ. » Procès de canonisation ; séance du 8 août. (*Boll.*, tom. cit., p. 712.)

2. C'est après la question 90<sup>e</sup> de la troisième partie de la Somme que S. Thomas cessa d'écrire. Le *Supplément* a été emprunté à ses commentaires sur le Maître des Sentences et n'est qu'un simple travail de transcription qu'on a faussement attribué à Albert de Brescia et à Pierre d'Auvergne ; on ne se tromperait peut-être pas en disant que ce *Supplément* date du XV<sup>e</sup> siècle, (il se trouve déjà dans les manuscrits de cette époque,) et qu'on en doit sinon l'idée, au moins la vulgarisation, à Henri de Gorcum qui fut reçu docteur à Cologne en 1420. (*Echard*, tom. cit., p. 292.)

quoi frère Thomas est-il tout abstrait? pourquoi me parle-t-il si peu?» Raynald répondit : « Depuis la fête de saint Nicolas, il est en cet état et il n'a plus rien écrit. »

Pendant son séjour à San-Severino, le docteur angélique eut de nouveau une extase très-longue qui lui fit perdre absolument l'usage de ses sens. Théodora de plus en plus émue et troublée demanda à Raynald : « Qu'est-il donc subitement arrivé à mon frère? » Il lui répondit : « Souvent, dans ses contemplations, il se trouve ravi en esprit; mais jamais encore, depuis que je le connais, je ne l'ai vu si complètement hors de lui-même. » Et après un temps considérable, il s'approcha de lui, le secoua fortement par son manteau et enfin réussit à l'éveiller. Il lui fit ensuite une foule de questions pressantes et même importunes sur la situation d'âme où il était. Et le docteur lui dit en soupirant : « Raynald, mon fils, j'ai un secret à vous révéler pour vous seul, vous défendant, au nom de Dieu, de notre ordre et de notre amitié, de le communi-

quer à d'autres pendant ma vie : c'est que le temps d'étudier et d'écrire est fini pour moi. Le Seigneur m'a fait de telles révélations que tout ce que j'ai écrit et enseigné me paraît presque un néant; ce n'est, encore une fois, qu'un peu de paille desséchée en comparaison de ce que j'ai vu. Aussi espéré-je de la bonté de mon Dieu que bientôt je cesserai de vivre comme d'enseigner. » Et en réalité on ne le vit plus désormais écrire ni professer.

De San-Severino où il laissa la comtesse fort désolée, il revint d'abord à Naples; puis, accompagné de frère Raynald et d'un seul serviteur, n'emportant rien que son traité contre les grecs, il se mit en voyage pour Rome. En descendant de Terracine par le chemin de Borgo-Nuovo, occupé comme il était toujours de pensées sublimes, il se frappa la tête contre un arbre récemment incliné en travers de la route, et le coup fut si violent qu'il tomba et qu'il perdit presque connaissance. Frère Raynald, Guillaume, doyen et depuis évêque de Téano, Rof-

frido, neveu de ce dernier, s'empressèrent à le secourir. Raynald lui demanda s'il était blessé : « Peu, » répondit-il.

Espérant le distraire et adoucir son mal, Raynald lui dit encore : « Maître, vous allez au concile ; il s'y fera un grand bien pour l'Eglise universelle, pour notre ordre et pour le royaume de Sicile. » Et frère Thomas répondit : « Que Dieu nous accorde la grâce de voir ce grand bien ! » Et frère Raynald poursuivit : « Vous deviendrez cardinal comme frère Bonaventure, et vous serez l'un et l'autre extrêmement utiles aux ordres religieux dont vous êtes membres. » Et alors frère Thomas répondit à Raynald : « Il n'y a point d'état où je puisse être aussi utile à mon ordre que celui-ci. » Et frère Raynald répliqua : « Père, je ne dis pas cela pour vous, mais pour le bien général. » Aussitôt frère Thomas l'interrompit en disant : « Soyez sûr que jamais je ne changerai d'état. »

Il arriva très-fatigué et très-affaibli au château de Maënza, un peu plus loin que Terracine.

C'était, on s'en souvient, la demeure seigneuriale de sa nièce, Françoise, comtesse de Ceccano, fille de son frère aîné Landolfe. A plusieurs reprises, il y était venu chercher quelque repos depuis dix ans, et y apporter en échange ses conseils et ses leçons. Cette fois il n'y trouva aucun soulagement. Il manquait absolument d'appétit et commençait à éprouver un insurmontable dégoût pour toute nourriture.

Cependant on l'entourait de soins admirables. Sa famille, son compagnon Raynald, son serviteur Jacques de Salerne, plusieurs frères-prêcheurs du voisinage, maître Jean dei Guidoni, médecin de Piperno, le prieur et les moines cisterciens de Fossa-Nuova, essayaient d'apporter quelque soulagement à sa maladie. On était alors en carême : le médecin et frère Raynald conjurèrent le saint docteur de se fortifier par quelque nourriture et d'indiquer celle qui lui plairait davantage ; lui, conservant jusqu'au bout son esprit de pénitence et de pauvreté, répondit qu'il ne saurait goûter que d'un poisson

vulgaire dont il avait autrefois mangé en France : « Mais croyez-vous, ajouta-t-il, qu'on en trouverait ici de frais ? » Ce poisson était réellement introuvable en Italie où il ne se voyait qu'à la table des princes, et les amis du saint docteur s'affligeaient de ne pouvoir s'en procurer quand ils en découvrirent miraculeusement une grande quantité dans la corbeille d'un marchand qui venait de Terracine<sup>1</sup>. Frère Raynald courut au lit du malade et dit : « Dieu a accompli votre volonté ; vous avez ce que vous désirez ; on a trouvé les poissons que vous aviez indiqués. » Il répondit : « D'où viennent-ils donc et qui les a apportés ici ? » Et frère Raynald : « Dieu vous les a envoyés. » Mais il les refusa d'abord, en disant au médecin : « Maître, il vaut mieux m'abandonner à la divine Providence que de

1. « Interrogatus (fr. Petrus de Castro Montis S. Joannis) quomodo sciret quod prædicti pisces essent harenghæ, dixit quod ipse viderat in curia romanâ apud Viterbium harenghas salitas ; ... et prædictus fr. Raynaldus, socius dicti fr. Thomæ, qui viderat et comederat de harenghis recentibus in partibus ultramontanis, testificabatur et affirmabat eas esse harenghas. Interrogatus qualiter ipse et alii comederunt eas paratas, dixit quod elixatas in brodio et etiam assatas. » (Boll., *tom. cit.*, p. 703.)

manger témérairement de ce poisson qui, sans doute, m'a été accordé par la toute-puissance divine, mais que j'ai trop vivement désiré. » Il consentit pourtant à en accepter ; et beaucoup de personnes en mangèrent pareillement, soit au château de Maënza, soit à l'abbaye de Fossa-Nuova.

Il put encore célébrer une ou deux fois la sainte messe, édifiant, par sa dévotion extraordinaire et par ses larmes, les moines qui l'assistaient à l'autel. Leur prieur, Jacques de Florentino, fut sollicité par frère Raynald de l'interroger sur ce qui lui était arrivé à Paris quand il se préparait à la licence. Le saint finit par se rendre aux instances réitérées du prieur et lui confia la révélation dont nous avons parlé en son temps.

Il ne voulut rester que quatre ou cinq jours dans la demeure du comte de Ceccano. Avait-il l'espoir de parvenir jusqu'à Rome, ou même jusqu'à Lyon ? Ne jugeait-il pas au contraire sa mort assez prochaine pour souhaiter d'être

transporté dans une maison religieuse où il lui convenait mieux d'expirer? « Si le Seigneur veut me visiter, avait-il dit à son entourage, il faut qu'il me trouve en un monastère de religieux plutôt qu'en une maison séculière. Un matin donc qu'il se sentit un peu plus fort, il quitta Maënza, monta sur une mule et accompagné de plusieurs frères-prêcheurs, de trois moines cisterciens et du prieur. Il chemina doucement, l'espace de six à sept milles, et arriva ainsi à l'abbaye de Fossa-Nuova. C'était vers le 10 février 1274.

En franchissant le seuil du parloir, il s'appuya un instant contre un des piliers de la porte et dit à son compagnon bien-aimé : « Raynald, mon enfant, voici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles; je l'habiterai parce que je l'ai choisi. » Il répéta la même parole de l'Écriture-Sainte dans le cloître, après avoir prié devant le maître-autel de l'église. Il se retira ensuite dans la chambre abbatiale que le supérieur de Fossa-Nuova voulut lui abandonner et qu'il

occupa en effet durant le dernier mois de sa vie. Ceux qui voyageaient avec lui reçurent également une tendre hospitalité dans le monastère.

Les pieux cisterciens se mirent à son service avec une amitié touchante. Ils l'environnèrent même d'une sorte de culte religieux, au point qu'ils allaient en personne à la forêt voisine chercher le bois de son foyer, et qu'ils en rapportaient humblement les morceaux sur leurs épaules, ne voulant pas laisser cette charge à des créatures sans raison et incapables de savoir à qui l'on rendait ce bon office de charité. Et lorsque le docteur angélique les voyait entrer dans sa chambre, tout ployés sous leur fardeau, il se levait avec beaucoup d'humilité et de dévotion, en disant : « D'où me vient cet honneur, que de si saints personnages m'apportent ainsi le bois de mon foyer? D'où me vient que les serviteurs de Dieu se fassent les serviteurs d'un homme comme moi, et apportent de loin un lourd fardeau qui les fait souffrir? » Et il était à leur

égard d'une mansuétude parfaite, n'étant pour aucun d'eux un sujet de trouble, mais pour tous un modèle achevé de bonté, de candeur et de simplicité, sans l'ombre de colère ou d'impatience.

Les religieux les plus instruits désirèrent conserver un souvenir de sa science incomparable, et tout débile qu'il fût, il consentit à leur exposer brièvement le *Cantique des cantiques*. Les commentaires que nous avons de ce livre mystérieux dans les œuvres de saint Thomas paraissent antérieurs à son séjour au monastère de Fossa-Nuova, et feront éternellement regretter celui qu'il dicta du seuil même de la céleste Jérusalem. Quels éclairs de génie, quels élans d'amour, quelle alliance merveilleuse de la théologie dogmatique et de la mystique, quels accents d'une âme ardente et trouvant enfin son bien suprême, quelles pensées et quelles paroles les fils de saint Bernard recueillirent à l'école du fils mourant de saint Dominique!

Sa faiblesse augmentant, il fit une confession

générale de toute sa vie à frère Raynald, et s'employa de son mieux à consoler ce cher et fidèle disciple qui l'avait servi, dit Guillaume de Tocco, comme une nourrice sert l'enfant confié à ses soins; il le dirigeait en toutes les choses extérieures, le soignant au milieu de ses méditations et de ses extases, lui préparant même la nourriture qu'il devait prendre, car le plus souvent il était incapable de la discerner. Raynald ne dissimulait point à son maître sa douleur persistante de ne point le voir arriver au concile où il eût été certainement honoré d'une grande dignité qui aurait glorifié l'ordre des frères-prêcheurs et la famille d'Aquin. Mais le saint docteur répondait : « Mon fils, n'allez point vous troubler de cela. J'ai demandé à Dieu parmi bien d'autres choses, et j'ai obtenu de lui avec reconnaissance la grâce de mourir dans l'humble condition où je suis; elle convient à mon indignité, tandis que les honneurs et les dignités de la terre ne me convenaient nullement. J'aurais pu, dites-vous, acquérir plus de

science encore et rendre quelques nouveaux services par mes leçons ; mais le Seigneur, en me révélant les secrets de son infinie sagesse, m'a montré qu'il m'accordait une grâce qu'il n'a pas donnée aux autres docteurs, c'est de sortir de cette vie mortelle plus tôt qu'ils n'en sortiront, et d'entrer ainsi avant eux dans la bienheureuse éternité. Consolez-vous donc, mon fils, puisque je suis moi-même pleinement consolé. »

Ensuite il demanda très-pieusement le viatique du grand pèlerinage, la divine Eucharistie. L'abbé et les moines la lui apportèrent solennellement. Alors il se leva, car il était prosterné à terre, le visage tout baigné de larmes. La force de l'âme suppléant en lui à celles du corps, il accourut au-devant de l'hostie sacrée ; et quand on lui demanda, comme c'était l'usage général à cette époque, s'il croyait recevoir le vrai corps du vrai Fils de Dieu né de la vierge Marie, crucifié, mort pour nous et ressuscité le troisième jour, il répondit d'une voix distincte mais émue d'amour et entrecoupée de sanglots : « S'il est

possible en cette vie d'avoir une science plus certaine que la foi touchant ce sacrement, je m'en inspire présentement et je réponds que je tiens pour véritable et pour très-certain que je vais recevoir Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, fils de Dieu le Père et fils de la vierge Marie ; je crois de cœur et je confesse de bouche ce que le prêtre a dit de ce très-saint sacrement. » Il ajouta quelques autres paroles pleines de religion et conclut ainsi : « Je vous reçois en la sainte communion, ô prix infini de la rédemption de mon âme ; ô vous pour l'amour de qui j'ai étudié, veillé et travaillé ; vous que j'ai prêché et enseigné ! Je n'ai jamais rien dit volontairement contre votre vérité, et je ne m'obstine pas dans mes pensées. Si donc il m'est arrivé de commettre quelque erreur envers ce sacrement, j'abandonne tout à la correction de la sainte Eglise romaine dans l'obéissance de laquelle je sors maintenant de cette vie. » Ayant ainsi reçu l'adorable eucharistie, il répéta sans doute, comme il le faisait en assistant à la messe, au



moment de l'élévation, la seconde partie du *Te Deum* qui commence à ce verset : « O Jésus-Christ, roi de gloire, Fils éternel du Père ! »

Le lendemain, il demanda le sacrement d'extrême-onction et répondit lui-même à toutes les prières. Le jour suivant qui fut le 7 mars, il rassembla autour de son lit l'évêque de Terracine qui l'était venu voir, l'abbé de Fossa-Nuova avec ses moines et ses frères convers, un assez grand nombre de dominicains, quatre ou cinq religieux de l'ordre de saint François, une centaine de personnes en tout. Par une touchante disposition de la Providence, c'était un de ses vassaux, frère Pierre du Mont-Saint-Jean, jeune religieux de l'abbaye, qui se tenait près de lui et le servait en ce moment suprême ; le dominicain Benoît du Mont-Saint-Jean était aussi agenouillé à son côté. Une joie très-douce illuminait son beau visage. La paix de l'éternelle patrie semblait déjà descendue en son cœur. Il poussa un dernier et léger soupir, et son âme monta aux cieux.

## XII.

Au moment où Thomas d'Aquin passait des ombres de la vie mortelle aux splendeurs de la vision béatifique, l'aurore éclairait de ses premiers rayons les cimes des montagnes qui avoisinent Fossa-Nuova. Le sous-prieur de l'abbaye, dom Jean de Ferentino, depuis longtemps privé de la vue, se faisait amener aux pieds du docteur angélique pour les baiser dévotement comme les autres moines ; puis, appliquant ses yeux malades sur ceux du saint que la mort venait de fermer, il recouvrait soudain la lumière.